

Liaison

Aménageons l'espace de notre vécu... ou quand les franco-ontariens sortent des garde-robes

Denise Truax

Numéro 8, décembre–janvier 1980

URI : id.erudit.org/iderudit/43556ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN 0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Truax, D. (1980). Aménageons l'espace de notre vécu... ou quand les franco-ontariens sortent des garde-robes. *Liaison*, (8), 3–3.

Tous droits réservés © Théâtre Action, 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

La revue Liaison est le résultat d'une initiative de Théâtre Action et est produite en collaboration avec lui. Notre adresse: Liaison, C.P. 358, succ. A, OTTAWA K1N 8V3

merci à nos collaborateurs:

Martin Delisle, Michelle Deshaies, François Lacombe, Claude Lefebvre, Alain Poirier, Marc Adélaïd Vaillancourt, François Gilbert, René Dionne, Lise Leblanc, George André Prud'Homme et les troupes de théâtres

Édition et réalisation: Denise Truax

Graphiste: Louise Gallant

Liaison est typographié chez A. Sauvé Typesetting Services Inc. et imprimé sur les presses Le Droit-Leclerc Ltée. Dépôt légal, Bibliothèque Nationale.

dates de tombée pour liaison

24 janvier 1980, pour l'édition du 18 février

13 mars 1980, pour l'édition du 7 avril

1er mai 1980, pour l'édition du 26 mai



(c'est donc que 7 semaines séparent la parution des Liaison 9, 10 et 11)
au plaisir de vous lire!

aménageons l'espace de notre vécu . . . ou quand les franco-ontariens sortent des garde-robes

Souvent, l'automne est vécu comme un temps de lente préparation au froid et à l'hiver. Mais, cette année, l'ébullition qui s'est traduite dans les milieux culturels, artistiques et politiques franco-ontariens dément cette tradition. Penetang, Contact '79, Théâtre-Vision, Maria Chapdelaine (pour n'en nommer que quelques-uns) sont autant de projets qui mobilisent des corps et des coeurs dans un élan de création, d'affirmation de soi. Affirmation artistique, affirmation politique.

Si, à l'automne '79, une population s'éveille encore une fois au fait qu'elle n'est pas reconnue, une population se conscientise, se politise et, tout aussi sûrement, cherche des moyens, non plus pour quêter sa place au soleil, mais pour affirmer irrévocablement le fait qu'elle existe et ne se laissera pas mourir.

Qu'on veuille le reconnaître ou non, une communauté linguistique et artistique existe en Ontario. Qu'on jette simplement un coup d'oeil sur les manifestations rapportées dans ces pages. Si, il y a dix ans, on avait cherché les expressions de cette culture, on aurait probablement constaté une communauté sise quelque part entre les traditions qui la maintenaient et une assimilation, une américanisation galopantes. Mais, aujourd'hui, la situation a changé. Côté théâtre, poésie, musique, arts visuels, les Franco-Ontariens se disent. Des scènes, des mots, des images désormais nous traduisent et nous racontent dans notre situation quotidienne minoritaire, il est vrai, mais aussi dans notre fierté d'être.

Et, depuis dix ans, notre expression s'est affinée, raffinée; on n'a qu'à regarder, en théâtre, les shows auxquels dorénavant on nous convie, des shows de plus en plus souvent écrits, montés et joués par nous.

A l'automne '79, des rencontres s'effectuent régulièrement, des quatre coins de la province. Des individus se retrouvent et se reconnaissent; ensemble, ils apprennent le langage de la dramaturgie, le jeu des marionnettes; ensemble, ils explorent diverses stratégies de solidarité, d'appui pour Penetang; ensemble, ils reconnaissent et saluent leurs pairs par la musique, par le jeu, par l'intervention théâtrale. Ensemble, ils se retrouvent et affirment une volonté de vivre, de croître, malgré toutes les barrières politiques et souvent psychologiques qui sont dressées sur la route.

A l'automne '79, une communauté affirme qu'elle n'est pas impuissante. Que, même si son poids politique est moindre, que si, en terme de nombre, elle est un groupe presque dérisoire (je suis sûre que c'est ce que Davis se raconte, que c'est comme ça qu'il légitime son inaction), la qualité manifeste de son vécu telle qu'elle se traduit artistiquement, culturellement, interdit tout "oubli trop facile" de sa présence.

A la fois historiquement, linguistiquement et culturellement constituée, la communauté franco-ontarienne, tout comme ses frères et soeurs des autres provinces, lutte encore pour trouver le moyen de participer à un projet canadien dûment formulé et senti auprès des multiples collectivités qui composent le Canada et non pas unique-

ment imposé comme une domination par un groupe qui se dit majoritaire et qui, au nom de cette majorité quantitative, s'arroge le droit de nous effacer.

D'autres l'ont dit avant nous; nous continuons, nous persistons à le répéter: nous ne pourrions faire partie d'aucun projet social tant que notre existence ne sera pas reconnue, de fait. Et, cette reconnaissance, c'est de nous-mêmes qu'elle vient en premier; c'est à partir de nous qu'elle se bâtit déjà en fierté. Et, quel que soit le chemin qui reste à faire, nous ne permettrons pas au Canada de s'affirmer sur notre génocide.

Notre première responsabilité sociale, politique est et demeurera celle de faire partie intégrante de l'ensemble auquel nous participons; et, cette participation n'en sera pas une de "secondaires", "d'inférieurs", de "minorisés" mais bel et bien celle d'un partenaire à l'intérieur d'un projet à négocier.

Ainsi, cet automne, la franco-ontarie manifeste, de partout, son existence. Un clin d'oeil du côté des arts, des écoles secondaires, des universités, etc ... traduit, en force, notre présence à nous-mêmes; traduit aussi, de partout, la conscience d'un même besoin, d'un même désir: celui de vivre *pleinement* ici, chez nous. Finie la survie ...

Si parfois, en cet automne, les ciels peuvent sembler très gris, le cri qui germe en nous raconte un tout autre espoir.

Denise Truax